

NICOLE  
ROLAND

Kosaburo, 1945

ROMAN

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*  
Extrait de la publication



« un endroit où aller »  
KOSABURO, 1945

Afin d'éviter le déshonneur à sa famille, une jeune Japonaise se travestit pour devenir kamikaze à la place de son frère déserteur. C'est aux côtés de Kosaburo, son modèle et son amour d'enfance, que Mitsuko se préparera à accepter la mort. Un premier roman épuré, aérien, qui a reçu le prix Première 2011.

*Extrait du texte*

*“J’avais ouvert le cockpit, l’air marin montait jusqu’à mes narines, je fermai les yeux. Je voyais les autres, mes compagnons, ceux qui étaient morts avant moi, ceux qui avaient quitté leurs hautes écoles, leurs universités pour ceindre leur front du bandeau du kamikaze. J’entendais leurs voix, leurs rires, et maintenant ce silence. Je les revoyais sur une photographie prise avant leur départ. Casques d’aviateur, lunettes ramenées sur le front, aucun d’eux ne souriait. Ils allaient mourir. Ils le savaient. Certains semblaient farouchement déterminés, d’autres, songeurs, portaient encore sur leur visage la marque de l’enfance. Leurs fantômes me rejoignaient et me demandaient des comptes. Il fallait que je meure.”*

N. R.

NICOLE ROLAND

*Nicole Roland est professeur de lettres en classe de terminale à Namur, en Belgique. Elle a créé un théâtre universitaire et l'a animé durant vingt ans. Elle est mère de trois enfants. Kosaburo, 1945 est son premier roman.*

DU MÊME AUTEUR

*Kosaburo, 1945*, Actes Sud, 2011.

*Les Veilleurs de chagrin*, Actes Sud, 2012.

© ACTES SUD, 2013  
ISBN 978-2-330-01750-7

NICOLE ROLAND  
KOSABURO, 1945

roman

*un endroit où aller*  
*ACTES SUD*

Extrait de la publication



*à ceux que j'aime*





Cette histoire s'inspire d'un visage : celui d'un pilote japonais entrevu sur la page du journal que lisait mon voisin, un temps de midi, au Pain-Quotidien de la place Saint-Loup. Après quelques instants qui m'ont paru une éternité, il a replié le journal avec soin et l'a déposé sur la pile de magazines laissés à notre disposition.

La photographie datait de 1945. Le grain du papier la rendait floue mais le visage qui se tenait au centre m'attirait comme un aimant : des traits fins, un regard fixe et la désinvolture des lunettes relevées sur le bonnet d'aviateur. Autour de son cou, une écharpe de soie blanche se déployait dans le vent.



# 堂

On sait que les âmes se déplacent le septième mois, en particulier les nuits de pleine lune. Était-il possible qu'elles soient attirées par la fête des esprits ancestraux qui avait lieu ces jours-ci ? Les esprits étaient conviés à revenir dans les demeures des vivants. Quand il était petit, Kosaburo se souvenait que, ces jours-là, il restait silencieux, se déplaçant pieds nus, retenant son souffle, de peur que l'un d'entre eux ne s'adresse à lui. S'il lisait, il prenait soin de tourner les pages avec une lenteur infinie, redoutant un appel du papier, et lorsque venait la nuit, ses craintes redoublaient : il ne fallait surtout pas regarder la lune, de peur d'être englouti dans son eau glacée.

Avec les ans, ses craintes avaient disparu mais ces nuits de pleine lune questionnaient Kosaburo : que ferait-il de son existence ? Devenirait-il peintre ? ou poète ? ou calligraphe ? Allait-il consacrer sa vie, comme il en avait le désir, à des préoccupations esthétiques ? En serait-il capable ?

Son cœur le portait vers ces choix : il pourrait devenir un lettré, comme son propre père l'avait été, et pénétrer dans un monde où il était important de

distinguer si l'expression "fourrure d'été" convient au moment exact de la fin de l'été, quand la robe du faon prend cette teinte brun doré, et que les taches plus claires deviennent visibles et donnent alors, en tombant, les meilleurs pinceaux pour écrire. N'était-il pas important de rendre à l'aide de mots bien choisis le bruit d'un insecte qui pleure dans les armoises couvertes de rosée ?

Il l'avait toujours su. Mais la guerre qui frappait à sa porte rendait ses aspirations tellement dérisoires : il s'agissait maintenant de défendre son pays, de vivre ou de mourir, de tuer. Une lame de désespoir envahit Kosaburo. A l'âge où la vie s'ouvre enfin, on était en passe de la perdre. Plus de création possible, plus d'amour. Ses pensées le ramenaient toujours à Mitsuko : à son beau visage, à ses mains fines qui, lorsqu'elle lui parlait, voletaient autour d'elle comme de précieux colibris.

Mitsuko qu'il aimait. Et la guerre venait de déchirer sans bruit la page qu'ils auraient pu écrire.

En secret, Kosaburo préparait un cadeau pour sa bien-aimée : peu à peu, il constituait ce que la tradition japonaise avait nommé "le livre de l'oreiller" : ce présent qui consistait en un petit "oreiller" en bois laqué où étaient serrés des poèmes, des jeux, des conseils érotiques, et que les amoureux s'offraient entre eux. Le premier livre de l'oreiller avait été écrit au début du XIV<sup>e</sup> siècle afin de parfaire l'éducation amoureuse des amants.

Kosaburo y avait puisé de nombreux poèmes mais celui qu'il préférait et se répétait à voix basse quand

la présence de Mitsuko lui manquait était posé sur les autres textes :

*Divaguant dans le jardin de la belle Mori,  
Une fleur de prunier dans le lit, la foi au cœur de  
la fleur,  
Ma bouche est emplie du pur parfum de cet étroit  
ruisseau :  
Le crépuscule et les ombres de la lune lorsque nous  
composons nos nouvelles rimes.*

Chaque fois qu'il se le récitait, une émotion délicieuse lui serrait le ventre.

Lui qui n'avait même pas encore eu l'audace d'embrasser Mitsuko devinait les rafales de désir, les emportements délicieux que leur amour leur réservait, car il lui suffisait d'approcher la jeune fille pour que tout son corps l'appelle ; le timbre de sa voix lui-même répandait des ondes de plaisir dans tout son corps.

*Je m'agrippe à ma manche : rosée, parfum et couleur ;  
Son image est là, en absence. Myosotis, mémoire.  
S'il pouvait s'épanouir sur une branche, je le planterais. Et lui offrirais mon amour.  
A chaque heure solitaire.*

Mais ils en étaient là : la guerre fracassait tous les rêves. Il semblait impossible de se dire qu'elle finirait. Et qu'avec la paix, reviendrait le règne de la beauté.

Des mois avaient passé.

La guerre ne relâchait pas son étreinte.

Depuis leur plus tendre enfance, on leur avait répété que l'esprit du Japon était la Grande Voie des dieux ; le peuple japonais était élu et avait pour mission de contrôler le monde.

Et maintenant, il était hors de question de tenir des propos hostiles à la guerre ou défaitistes car le sabre qui tue est aussi celui qui donne la vie, enseignait le zen de guerre.

Mais ce qui avait été l'impensable devenait peu à peu pensable. En dépit de la supériorité morale des leurs, l'Archipel risquait d'être envahi et tous les Japonais valides, femmes et enfants, jeunes et vieux, devaient se préparer à repousser l'envahisseur. Tous : Mitsuko, son frère Akira, et lui, Kosaburo.

Dans les campagnes, dans les stades, dans les cours des écoles, on avait commencé à les voir s'exercer, n'ayant souvent pour arme qu'une lance en bambou ou un fusil de bois. Il fallait être prêt à mourir dans l'honneur.

Kosaburo s'était plongé dans l'étude du code des samouraïs et la nuit, dans la chambre qu'il occupait près de l'université, buvant du saké chaud et prenant des tranquillisants, il avait commencé à écrire des textes qui disaient le désarroi de son peuple.

Que pouvait-il faire d'autre, l'apprenti lettré, quand on leur martelait dans les revues : "Si vous voyez un ennemi, vous devez le tuer, vous devez détruire le faux et établir le vrai – ce sont les points cardinaux du zen. Il est dit que, si vous tuez quelqu'un, il convient que vous voyiez son sang..."

S'ils allaient au cinéma, des films de propagande leur montraient inlassablement des aviateurs japonais jubilant de détruire la flotte ennemie. Quant aux actualités, elles soulignaient l'humiliation mortelle de ces Blancs si arrogants. A la radio, des chansons de guerre et de la musique militaire étaient diffusées à longueur de journée. Nulle part on ne pouvait échapper à l'exaltation de la guerre et l'angoisse, souvent, venait éteindre le cœur.

L'appel des sirènes antiaériennes scandait le temps et il arrivait souvent que des écolières en uniforme répètent les exercices en cas d'attaque. Le monde devenait fou.

Malgré ce qu'on leur disait, Akira ne voyait rien de beau ni de grand dans la mort. Il se demandait ce que cela serait de mourir. Une douleur très vive ? Une déflagration, un écartèlement de tout son être ? Il essayait de faire taire les questions, de creuser le vide en lui-même jusqu'à cette zone de calme où peut-être il pourrait accueillir sa mort.

Où se cachait l'immortalité qu'il n'avait jamais vue ?

Quand il rentrait chez ses parents, la vie paraissait plus simple : elle continuait son cours. Dans les rues, les enfants jouaient, se bousculaient en poussant des cris joyeux. Derrière les paravents de papier, les femmes surveillaient la cuisson du riz ou accomplissaient le rituel du thé. A la campagne, les paysans arrachaient les pousses, suivant des buffles aux yeux rêveurs sur fond lointain de collines offrant toutes les nuances de vert : de la teinte la plus tendre à l'émeraude, nuances qui s'éclairaient ou s'assombrissaient au passage des nuages poussés par le vent.

Parfois, une perdrix effarouchée jaillissait d'un fourré, un vol de canards sauvages striait le ciel en



formation militaire, leurs cris brefs parlaient d'une autre vie, d'un temps où la peur ne s'insinuait pas dans les pensées. Une autre vie. Une sorte d'éternité.

Il y avait dans la nature une exubérance qui contrastait avec l'agitation des hommes, un élan dans le cœur des chiens poursuivant les enfants, les entourant de bonds joyeux, dont les aboiements parvenaient jusqu'à lui et rebondissaient sur son cœur.

Lui aussi aurait voulu courir dans la poussière dorée des chemins, s'emplir les poumons d'air léger, crier devant la beauté du monde, car n'était-ce pas une feuille de palmier qui faisait trembler la lumière devant lui ? N'était-ce pas un oiseau qui faisait rouler sous ses pas des baies d'un rouge luisant ? Quand soudain il disparaissait dans le feuillage, l'éclat noir de son plumage aux reflets métalliques ou le jaune vif de son bec l'emplissaient d'allégresse. La vie. La beauté de la vie.

Tout cela heurtait son cœur lourd pour s'y frayer de force un passage. Était-ce cela l'éternité ?

Était-ce à l'intérieur de cela qu'avait lieu la rencontre avec ceux qui l'avaient précédé ? Là, dans la joie spontanée du vivant, dans le frémissement des ramures du saule, dans son reflet sur les eaux calmes ? Dans l'appel lancinant des grenouilles, dans le pas assuré d'un faisan qui lui coupait la route, étalant pour lui seul ses ailes flamboyantes ? Tout parlait d'un ordre mystérieux, d'un parti pris de beauté, tout ramenait à la vie, dans sa simplicité. Et se faisant cette réflexion, il sentait la peur lui glacer le cœur une fois de plus.

Parlerait-il à son père ? Lui dirait-il cette angoisse qu'il ne parvenait pas à éteindre ?

Kosaburo, lui, pouvait la tenir à distance : les exercices que préconisait l'éthique des samourais le façonnaient, sa pensée était ferme, comme son corps. Pas une faille où aurait pu s'insinuer le moindre doute. Il n'avait pas ce poids sur la poitrine, lui, aucune main glacée ne serrait son cœur.

Akira réfléchissait. Peut-être ce doute était-il entré en lui en même temps que ses lectures.

Parfois, le soir venu, penché sur ses livres, il se sentait angoissé, écartelé malgré lui entre les études traditionnelles que comportait sa formation et le choix qu'il avait fait de s'initier à la littérature française. Deux mondes s'entrechoquaient : l'un, gardien des habitudes et des préceptes anciens, l'autre, ouvert à la recherche d'issues insoupçonnées, poussé par un vent de liberté, mais aussi de retour sur soi, d'écoute et d'analyse de ses émotions.

Dans la langue de ces livres, on pouvait penser l'impensable, éprouver jusqu'à la brûlure, se sentir vulnérable et fort, amoureux et désespéré – oui –, aller au bout de la désespérance. Mais rester en vie.